

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1er JANVIER 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos souhaits, par F. Picard.—La dernière nuit de l'an, par Urg. d'Alsace.—Poésie : Pour le Jour de l'An, par Charles Fuster.—Le temps fuit, par Dollard.—Nos gravures, par F. Picard.—Ecole littéraire de Montréal.—Poésie : Le flot montait, par E. Dick.—La prière du petit Acadien, par F. Picard.—M. Edmond Dupré.—La légende du Jour de l'An.—Poésie : Tout est consommé, par E. Desroches.—Les ruines de Montréal, par H.-A. V.—L'hiver, par Mme M.-L. Bergeron.—Petite poste en famille.—Bibliographie.—Poésie : La dernière heure de l'année.—Notes d'histoire naturelle.—Légendes hongroises.—Un singulier pêcheur.—La gare du Pacifique.—Le sport : Le patin et le jeu de dames.—Choses et autres.—Feuilleton.—Théâtres.—Devinette.

GRAVURES.—Nos Fleurs du Canada pour le Nouvel An.—Portrait de M. Ed. Dupré, président de la Chambre de Commerce de Québec—A la santé des lecteurs du Monde Illustré.—Le jour de l'An au matin.—Premières étrennes de Lébé.—Salut au nouvel An.—Dîner d'une famille Acadienne servie par les anges.—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS SOUHAITS

Pour la seconde fois, voici revenue pour moi l'époque du Nouvel An au MONDE ILLUSTRÉ.

Avec quel bonheur je saisis cette occasion d'exprimer publiquement ma reconnaissance à ceux qui m'ont fait du bien—au premier rang desquels on me permettra de mettre un des hommes les plus distingués, les plus savants, mais certes le plus modeste : le bon, le vénéré M. l'abbé A. Thérien, aumônier de la Maison de Réforme de Montréal, le dom Bosco de notre ville. Sa respectable mère est une autre Marguerite Bosco. Je prie Dieu de leur payer au centuple, dès ici-bas, le bien qu'ils font à tous, qu'ils n'ont cessé et ne cessent de me faire.

A vous, chers et fidèles abonnés, aimables lectrices, petits enfants chéris qui nous lisez, pauvres, riches, je vous souhaite le bonheur. Non le bonheur consistant uniquement dans la jouissance des choses passagères de la terre : mais le bonheur vrai du bien accompli parce que c'est un devoir impérieux ; le bonheur, à vous, riches, de faire des heureux autour de vous ; à vous, pauvres que mes parents m'apprirent à aimer comme on aime des frères, je souhaite toute sorte d'adoucisement à votre malheureux sort ; je souhaite que vous ayez un peu—de quoi vivre honnêtement—de cet or que d'autres possèdent sans savoir en jouir ; je prie Dieu qu'il bénisse vos familles, qu'il fasse de

vous tous des Canadiens fermes dans la foi comme les Acadiens, braves comme les Patriotes de 1837, invincibles comme ceux de Montcalm.

A vous, petits enfants, je vous souhaite de faire le bonheur de vos excellents parents, par votre piété, votre application, mais surtout, entendez-moi bien, par votre soumission respectueuse. Oh ! que je souffre donc, quand j'entends un enfant répondre malhonnêtement à ses parents ! Il me semble que la terre va s'ouvrir sous lui, tant ce crime est grand ! N'est-ce pas ainsi qu'ils se préparent tout doucement à devenir des monstres, qui oseront frapper (horreur !...) un père, une mère ?... Jamais, j'en suis sûr cela ne se rencontrera parmi vous qui me lisez ! Je vous en parle parce que j'ai vu cela !

A notre jeunesse si bonne, si sympathique, celle des pensionnats comme celles des collèges, de nos universités, je souhaite que les études profitent. Que les jeunes personnes prennent le goût du travail intérieur, de tout ce que doit connaître une bonne ménagère, une vraie maîtresse de maison ; qu'elles conservent, qu'elles développent la grâce, l'innocence, leur apanage, valant mille fois l'érudition la plus vaste. Mais cependant, les belles lettres étant une noble distraction, parfois même une réelle vocation, qu'elles n'hésitent point : elles trouveront toujours au MONDE ILLUSTRÉ bon accueil et la meilleure place.

Aux jeunes gens, je souhaite qu'ils n'abandonnent point la voie dans laquelle ils marchent fièrement depuis longtemps. Combien d'entre eux peuvent être comparés aux meilleurs écrivains de Paris !

A toutes nos collaboratrices, à tous nos collaborateurs, à l'étranger ou au pays, nous exprimons notre vive gratitude de l'aide qu'il nous ont apportée dans notre rude tâche : nous osons les supplier de nous continuer cette aide. Nous leur promettons, de notre côté, d'employer les moyens en notre pouvoir pour faire apprécier leur talents.

Nous faisons des vœux ardents de prospérité, de bonheur, pour nos excellents et humbles amis, qui composent et impriment notre bien-aimé journal : rarement, on pense à eux—je ne puis les oublier un seul jour !—Sans eux, que seraient nos écrits ?... Ils savent, eux qui travaillent avec moi, combien mes vœux sont sincères ! Tous sont si bons, d'ailleurs !

A notre administration, je souhaite de ne point regretter d'avoir créé le MONDE ILLUSTRÉ, et d'y trouver une source de profits.

Enfin, je me souhaite (me le permettra-t-on ?) de voir autour de moi, tout le monde heureux, et de jouir du bonheur de chacun. Je souhaite que le bon Dieu me donne assez de cœur pour me dévouer, dans la mesure de mes moyens, à tous ceux à qui je pourrais être utile.

A tous, je dis du fond de l'âme : Bonne et Sainte Année ! Santé parfaite, bonheur selon Dieu !

F. Picard

LA DERNIÈRE NUIT DE L'AN

"Le silence est bien précieux, pour les esprits sérieux."

Minuit allait sonner.—J'écoutais la tempête qui mugissait au dehors et semblait être le dernier soupir de l'année expirante.—J'inclinai la tête, comme on penche son front près d'un ami mourant, et je réfléchis !

Sortie de l'abîme du temps, d'où vient tout, où tout retourne, l'année 97 s'en allait à jamais s'engloutir dans cet abîme du passé, emportant avec elle l'incorruptible tribut de mes jours, que nous devons tous rendre au Souverain Seigneur. Puis, lentement je retournai les feuillets du livre de ma vie passée ; alors, mes souvenirs lointains revinrent semblables à des hôtes conviés aux funèbres festins du redoutable Ordonnateur de toutes choses. Je les vis, silencieux et mornes, s'asseoir à mes côtés et me faire revivre mon passé. J'y apercevais des adieux, refroidis sur

des lèvres chéries ; des illusions nombreuses, des espoirs laissés aux ronces de la route ; des fautes, des regrets, des perfidies honteuses et sourdes, des cœurs... qui s'étaient lassés de m'aimer !

Triste et douloureuse compagnie, n'est-ce pas ? que chacun pourtant voit sur ses pas au dernier jour de l'année !

Voilà pourquoi, mon esprit s'éleva à des considérations plus hautes : d'ailleurs, seul avais-je souffert ? Avais-je le droit de déplorer mon sort ? Puis-je pleurer mes maux, quand je vois les plus saintes causes suivre le douloureux chemin du Golgotha ?—Que pèse, en effet, mon destin, infime que je suis sur cette terre ? Cependant, je puis pleurer avec justice, si je gémissais avec et sur les autres ! Oui, quand je vois l'arche sans boussole être le jouet des flots menaçants et populaires ; quand je vois cet objet de vénération de tous les âges anciens devenir le jouet des mains impures et profanes ; quand je vois les portiques sacrés, où les forts et les preux de tous temps se sont humblement prosternés, souillés par d'ingrates manœuvres et salis par d'infâmes insulteurs ; quand je vois l'impie cruel et railleur retenir en sa main sacrilège les biens de la cité sainte, et se moquer de cet Illustre Vieillard que protège en vain, à défaut de canons, sa double majesté, oh ! alors, je me dis : mes tristesses comparées aux autres ne sont donc rien ? Et, si je reste avec les miens, n'ai-je pas lieu de pleurer avec eux ? Ah ! il faudrait alors ne pas avoir d'yeux pour voir, ni de cœur pour sentir. Ne l'ai-je pas vue, cette religion qu'ont révéérée nos pères, boire, par ses propres enfants, à l'amer calice de l'ingratitude et du mépris ? n'ai-je pas vu son humble et fidèle enfant ne pouvoir plus compter les pleurs qu'elle versait si tristement ? et je ne me sentirais pas là, là entendez-vous, une profonde affliction ? Et dire qu'en face de tels forfaits, de telles infortunes, des hommes demeurent froids, insensibles ou railleurs ? que parmi ce vil troupeau, les meilleurs se trouvent être les moins indifférents ? N'ai-je pas le droit de demander, où sont les vaillants d'autrefois, les forts, nos pères ? C'est alors, qu'attristé de tant d'abaissement, je m'écrie :

—Ah ! les chênes sont bien tombés, mais il ne pousse donc sur leurs racines que des arbrisseaux, qui tremblent au moindre vent ?

O mon pays ! je m'effraye de ton avenir, et puisque ton présent m'afflige et m'indigne, j'irai vivre de ton passé. J'avais épuisé toute mon amertume, et mes yeux se noyaient dans les larmes ; longtemps je restai silencieux.

Soudain, je relevai la tête et crus distinguer un battement d'ailes ; entendre, dans les sifflements du dehors, une voix qui disait :

—Moi qui change la terre, et triomphe aux cieux, je veille sur vous depuis votre berceau, ayez confiance, et vous serez heureux !

La voix se tut : l'airain résonna, il annonçait au monde 98 ! Le calme revint dans mon cœur, et regardant ce vaisseau qui allait sombrer, je fis cet appel à ses passagers :

—Je puis vous montrer dans la brume lointaine un phare lumineux, pour y guider vos pas. Ne le reconnaissez-vous pas ? c'est notre mère, l'Église.

Ne dites donc plus : la foi s'en va, les vertus dépérissent, les mœurs s'altèrent, la religion décroît ; allez, venez tous à ce globe de feu ranimer vos courages, car Dieu vous le donne pour éclairer votre route.

Urg. d'Alsace

Admirez la générosité du monde ? Il donne tout à ceux qui n'ont besoin de rien.—G.-M. VALTOUR.

Maître pour maître, j'en aime mieux un que cent mille.—CHS GOUNOD.

Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? Le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre.—L'abbé GERBET.